

PRO HISPANIA

**L'ÉTOILE
DU
MATIN**

2^e et 3^e trimestres 2009

101^e année - N° 331

SOMMAIRE

Introduction	3
Vers une théologie de l'adoration	4-6
L'affiche du Synode	7
Identité et avenir de l'IEE	
Démolir et reconstruire des identités	8-20
Résumé du document du Prof. Jaume Botey	21-22
Attention avec les religions	23-26

Secrétariat pour la rédaction et les changements d'adresse :
Antonio CESARI
Av. Juste-Olivier 23
CH - 1006 Lausanne
Courriel : amjcesari@bluewin.ch

Imprimé à

1052 Mont-sur-Lausanne



Avec ce nouveau numéro de l'Etoile du Matin nous nous proposons de vous intéresser au prochain synode de l'Eglise Evangélique Espagnole, qui aura lieu à Barcelone, du 9 au 12 octobre prochain.

Il est presque entièrement occupé para la présentation d'un document qui sera étudié pendant cette réunion synodale, qui a lieu tous les deux années, dans une région différente de l'Espagne.

Ce document écrit para le pasteur Carles Capó, actuellement pasteur à Barcelone et trésorier synodal de la IEE, nous présente d'importantes réflexions sur l'identité de cette Eglise sœur. Elle concernent des caractéristiques passées et présentes de cette église. Nous y trouvons aussi d'importantes propositions en ce qui concerne l'identité future, souhaitable, souhaitée des communautés de la IEE éparpillées en Espagne. Ce document a été présenté il y a déjà des semaines à l'Eglise et des réactions, des commentaires demandés aux membres de la IEE. Tout cela discuté et travaillé lors du synode.

Un autre document, du professeur Jaime Botey «Un style de vie, un style d'Eglise», très intéressant aussi, a été publié et aussi envoyé pour étude au synode. Il est malheureusement trop long pour pouvoir être présenté dans notre revue. Nous en présentons seulement le titre et les chapitres, et quelques extraits, dans les pages de ce numéro.

Si vous avez eu la patience de lire jusqu'ici, vous vous demandez peut-être quel peut-être l'intérêt pour nous d'avoir ces documents ?

Il me semble que l'analyse qu'il nous propose venant d'une église européenne, d'une église sœur, peut nous être utile pour notre réflexion sur nos églises protestantes en Suisse romande.... Nous aussi nous sommes en recherche en ce qui concerne notre identité, notre place et les formes que doit prendre notre mission dans ce début de XXI^e siècle.

Je vous prie aussi, au nom de ProHispania, d'accueillir fraternellement la lettre-réponse que vous trouvez avec ce numéro de l'Etoile du Matin et d'y répondre. Nous aussi nous nous posons des questions.... Merci d'avance.

Allons, bonne lecture et à bientôt.

ANTONIO CÉSARI

Vers une théologie de l'adoration

La théologie est une réflexion sur Dieu, ainsi, toute réflexion sur Dieu est théologie. C'est peut-être une lapalissade, mais cela nous permet de sortir la théologie du domaine de la spécialisation académique et des griffes des théologiens professionnels, pour la rendre au domaine qui lui est le plus naturel: celui de la réflexion personnelle. Tout le monde peut faire de la théologie et en fait vraiment; mais nous devrions faire une distinction radicale entre la théologie comme discipline académique, qui est évidemment nécessaire et indispensable pour l'Eglise, et la réflexion théologique du croyant qui la construit dans le cadre de la foi.

Celui-ci a, probablement, beaucoup plus de risques de se tromper dans ses formulations doctrinales que les professeurs universitaires qui connaissent à fond le sujet, qui savent ce qui a été dit dans le passé et qui peuvent réfléchir beaucoup plus. Mais fondamentalement, le domaine naturel de la théologie est le domaine individuel du croyant, car la théologie authentique est une réflexion faite depuis la foi. C'est une réflexion et aussi une expérience. Ce n'est pas, en premier lieu, une réflexion dans le domaine du savoir humain, qui est très proche de la philosophie, mais il s'agit de découvrir et de décrire – dans la mesure du possible – le Dieu en qui je crois.

C'est pour cela qu'il est très approprié de parler de la théologie de l'adoration, ou comme le dit Moltmann, de la théologie de la doxologie. C'est dans la rencontre personnelle avec Dieu que le croyant se découvre à soi-même comme l'adorateur d'un Dieu qui lui fait face chaque jour. Ce n'est pas lui qui l'a trouvé, car il a été l'objet d'une initiative divine, et à cause d'elle, il le cherche pour entrer en communion avec lui et pour le connaître plus et mieux. Il est important que cette rencontre se fasse dans le cadre des Ecritures, car nous croyons que Dieu se révèle à nous par elles; mais cela ne peut pas se limiter à une simple exégèse biblique, mais doit être une mise à l'épreuve de l'expérience personnelle confrontée avec celles que nous trouvons dans la Parole de Dieu.

Dans toute réflexion théologique, il y a un élément personnel, subjectif, indispensable qui doit toujours être pris en compte. Et il est très important de le souligner, car lorsque la théologie se convertit en dogme ou vérité définitive, nous prenons le chemin de la corruption. La théologie se convertit en idéologie et alors nous entrons dans l'espace de la lutte idéologique, c'est-à-dire dans la lutte pour établir ma «vérité» face à la «vérité» des autres. C'est le problème de croire que

nous sommes arrivés, que nous savons déjà tout, et que nous connaissons toutes les autres options. Le croyant – alors – se fanatise dans son propre système théologique et se convertit en son défenseur, face à tout autre système. Dieu reste en marge, il ne compte plus; ce qui compte c'est ce que je dis de Dieu.

Ce fut la très grande erreur de l'Eglise dans les premiers siècles, lorsqu'elle s'acharna à rédiger une formulation de la foi infaillible et inattaquable. L'erreur ne fut pas d'essayer, mais de croire y être arrivée et de croire qu'elle pouvait l'imposer comme un dogme indispensable pour le salut. On arriva à des extrêmes incroyables. Combien ont été cruellement poursuivis parce que dans leur confession de foi, il y avait, ou bien il manquait, un seul « i ». Tout dépendait, si tu disais, en relation au Christ, homoousios ou homoiusios ! Ta vie était en jeu. Et combien d'autres exemples, tout au long de l'histoire et jusqu'à nos jours ! L'entêtement pour la chose objective, infaillible, orthodoxe, a conduit – et conduit encore - les chrétiens à des aberrations absurdes.

La théologie de l'adoration, celle qui prend forme dans notre contemplation de Dieu et qui ne cherche pas des «vérités», mais l'unique Vérité qui peut nous rendre libres (Jean 8,32), n'est jamais agressive, car elle ne se formule pas devant les autres, ou face à des tiers, mais seulement devant Celui qui est le centre de notre réflexion. Elle ne prétend jamais être objective ni valable pour tous. Faire de la théologie c'est grandir dans la connaissance de Dieu, mais pas dans une connaissance intellectuelle de Dieu qui cherche à trouver des définitions doctrinales définitives. La réflexion théologique, lorsqu'elle est authentique, quand elle est authentique, se traduit par une découverte de Dieu et une croissance dans la connaissance empirique de ce Dieu qui s'est manifesté à nous en Christ, qui nous parle au moyen de sa Parole et qui jour après jour nous montre de nouveaux chemins et de nouveaux horizons de la foi. Elle est toujours subjective. Elle ne peut jamais s'enfermer pleinement dans des définitions, parce que Dieu nous transcende toujours. Essayer, par exemple, de faire une définition de la trinité est une entreprise qui nous dépasse. Calvin et Servet, malgré leurs définitions différentes, étaient des chrétiens. Leurs différences idéologiques ne les séparaient pas du Dieu de l'amour et de la miséricorde dans lequel nous croyons. Ils pouvaient être plus ou moins justes dans leurs définitions, mais ils n'auraient jamais dû arriver aux extrêmes qu'ils ont connus. Une fausse compréhension de la théologie fut la cause du conflit.

Croire cela, savoir cela est une connaissance qui sauve, puisqu'elle nous libère des tyrannies des idéologies et des dogmatismes, puisqu'elle nous montre que nous

sommes encore en chemin et que la connaissance pleine – voir Dieu face à face – ne sera possible que au-delà de notre temporalité, lorsque nous entrerons complètement dans le monde de l'éternité.

Cette réflexion d'aujourd'hui ne prétend pas être la vérité. Tout au contraire, elle nie la vérité comme définition. Elle ne prétend pas approfondir l'abîme entre libéraux et conservateurs, ni affirmer que les uns ont raison et les autres pas ; seulement dire que nous sommes tous apprentis à l'école du Seigneur et que la réflexion théologique doit toujours être un processus continu et libre, dans lequel nous nous reconnaissons les uns et les autres comme de simples chercheurs de la vérité de Dieu. Réfléchir théologiquement c'est avancer vers Dieu, selon les lumières et les dons qu'Il nous a donnés, en nous donnant la main et en nous aidant dans notre entreprise. Nous ne cherchons pas « nos vérités », qui sont toujours entachées par nos erreurs, mais la Vérité. Et celle-ci, nous la connaissons : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » Jean 14, 6.

Enric Capó,
Dans Lupa Protestante, de juin 2009.

EL PAN
- NUESTRO
DE CADA DÍA
DÁNOSLO



*Un estilo de vida,
un estilo de Iglesia.*



IGLESIA EVANGÉLICA ESPAÑOLA
LXXIII SÍNODO GENERAL

BARCELONA 9-12 OCTUBRE 2009

L'identité et l'avenir de l'IEE

Démolir et reconstruire des identités

«Voilà ce que j'ai été.

J'ai travaillé comme une mule, mais seulement là, dans ce qui était présent et cela a disparu comme par enchantement, en se convertissant magiquement en une empreinte.

J'ai appris définitivement les couleurs, je me suis approprié de l'insomnie, je l'ai remplie de mémoire et j'ai mis de l'amour dans chaque battement des paupières.

Voilà ce que j'ai été sur les seuils du futur, inventant tout, faisant briller les désirs, en pensant qu'ils étaient utiles et bien sûr ils l'étaient, et je me suis mis à rêver ce que l'on rêve lorsque l'odeur de la pluie nous nettoie la conscience.

Voilà ce que j'ai été, puni et sans clémence, décoré et sans excuses, de pire à mieux et vice-versa. Désert sans oasis...Etang d'eau salée.

Et dire que tout était là, ce qui devait venir, ce qui se refusait à arriver, les angoissants temps d'attente, la déception par étapes, la joie fictive, la réjouissance à l'essai, ce qui allait être vrai, la richesse virtuelles de mon passé.

En résumé : l'avenir de mon passé contient beaucoup de choses pour jouir, souffrir, corriger, améliorer, oublier, déchiffrer et surtout pour garder l'âme comme le réduit de l'ultime confiance.»

MARIE BENEDETTI. L'AVENIR DE MON PASSÉ.

L'identité de l'IEE est un sujet dont en d'autres temps on a parlé jusqu'à satiété. En particulier pendant l'Espagne de la dictature. On parlait alors fréquemment de la « crise d'identité de la IEE ». Il n'y avait pas un seul synode sans que l'on ne s'y réfère. Emprisonnés dans notre condition d'Eglise minoritaire, avec un régime politique qui ne nous reconnaissait pas officiellement, nous étions condamnés à vivre à l'interne, dans une société dans laquelle nous n'avions pas naturellement notre place. Nous étions comme « des protestants sans papiers ». Non pas que parce que nous ne pouvions pas parler ou prêcher publiquement, cela nous pouvions le faire, et certaines Eglises le faisaient : des prédications dans les rues, des campagnes d'évangélisation... Nous étions protestants « sans papiers » dans le sens que notre environnement ne nous avait pas acceptés. Nous n'étions pas autorisés à exister en ayant une pleine reconnaissance sociale. Nous étions une

bizarrierie dans une société monolithique. On tolérait notre présence. Je définirais notre condition d'alors comme une espèce de « vagabondage », sans autre enracinement que celui que nous donnait notre histoire, sans une pleine intégration à tous les niveaux de notre société. Nous pouvions exister là où se trouvaient nos lieux de culte, mais au-delà de cela, il n'y avait pratiquement rien. Notre existence était la semi-clandestinité, la marginalisation et la réduction au silence dans l'Espagne monochrome. Dans nos communautés, on célébrait bien sûr le culte. Mais combien de nos fidèles, hors du temple et de leur famille, qui devaient taire leur condition de protestants ? On n'en parlait pas naturellement. Ainsi, s'est développé un engagement centré sur l'assistance au culte dominical.

Dans ces conditions, comment ne pas se poser la question de « la crise d'identité » ? Car l'identité d'un sujet, individuel ou collectif, se forge, se définit, se construit en fonction de son être et de sa place dans son environnement. Dans la mesure où nous vivons en dialogue avec l'autre, dans la mesure où nous vivons librement cette relation, se définit l'identité. L'identité m'est donnée par l'autre dans la mesure où il me reconnaît, me nomme, me parle, entre en relation avec moi. L'identité, je la reçois, je ne me la fais pas tout seul. Il en est ainsi, depuis que nous venons au monde. Les parents nous donnent un nom, avec lequel ils nous reconnaissent. A travers ce nom, nous devenons des personnes en relation, des personnes uniques, différentes. Et la société nous donne un « carnet d'identité », une nationalité, auxquels correspondent des droits comme sujets en relation.

Dans ces temps-là, notre identité ne pouvait qu'être en crise, car cette relation de normalité avec l'environnement n'existait pas. Nous portions l'identité de l'Eglise réduite au silence, marginalisée.

Mais tout cela est derrière nous, et nous ne devrions plus en parler. Si nous le faisons, c'est pour parler de notre nouvelle identité. Celle qui est en train de se forger dans les nouvelles circonstances qui ont commencé à changer avec l'avènement de la démocratie. Si la Constitution de 1978 posait les bases de notre normalisation, celle-ci ne se fit qu'en 1992 avec la signature des Accords entre l'Etat et les Eglises Evangéliques. Dans ce sens les changements ont été et sont progressifs, pour ne pas dire lents, car une identité ne se change pas facilement.

Maintenant, tout a changé. Nous vivons dans un nouveau siècle. Nous nous trouvons dans l'Espagne laïque, démocratique et plurielle. C'est un fait de plus en plus reconnu. La mentalité de nos concitoyens a déjà intégré le fait du pluralisme religieux. On commence à exercer son droit de choisir. La religion ne s'impose plus. Il n'y en a pas une seule. Toutes ont leur place et ont le droit de l'occuper pleinement, toutes ont le droit d'exister dans une relation normale avec l'environ-

nement, avec l'accès aux moyens de communication sociale, agents de normalisation, en développant leur mission dans la société.

Cette réalité qui s'est développée est le fruit du principe de laïcité que l'Etat Espagnol veut observer, plus ou moins, selon ceux qui sont au pouvoir. Ce principe qui plait à certains, déplaît à d'autres, est très mal compris par quelques dénominations évangéliques qui le critiquent sans se rendre compte qu'en le faisant elles jettent des pierres contre leur propre toit. La laïcité bien comprise est la reconnaissance du droit de toutes les religions à occuper une place dans la société, à développer leur culte, leur action, en se donnant à connaître comme une option parmi d'autres.

Dans notre situation de protestants aujourd'hui, toutes les conditions pour exister et être en relation avec notre environnement sont données. Nous pouvons occuper notre place et ce droit inclut celui d'élargir notre place, le droit de croître, de nous faire connaître. Cette réalité définit aussi certaines règles. Nous sommes Eglise Evangélique Espagnole en dialogue, dans la reconnaissance et le respect du droit des autres à exister de la même manière que nous. Le dialogue œcuménique et interreligieux est un élément qui fait partie de notre réalité.

Qu'on nous comprenne bien. Nous ne sommes pas en train de dire qu'en d'autres temps nous n'eûmes pas le droit de prêcher, nous le fîmes ; d'évangéliser, nous le fîmes aussi, certaines dénominations plus que d'autres. Nous sommes en train de dire, qu'en d'autres temps nous n'avions pas le droit d'exister et d'être dans le sens défini par Ortega y Gasset dans sa fameuse thèse : « Je suis moi et ma circonstance, et si je ne la sauve pas, je ne me sauve pas ». (1) C'est-à-dire que l'identité se forge dans l'interrelation du sujet avec sa circonstance, avec son environnement, avec son monde, dans lequel a lieu la vie, l'histoire, la société.

(1) Méditations du Quijote...de Ortega y Gasset.

Notre identité se manifeste dans une relation de pleine intégration. Notre identité se définit comme un sujet collectif appelé à exister en occupant sa place dans la culture, dans l'art, dans la pensée, dans le monde associatif, etc... Et cet être du sujet en situation a comme raison d'être la deuxième partie de la thèse. « Si je ne la sauve pas, je ne me sauve pas ». Si je ne suis pas capable d'être maître de ma situation, de la changer, de surmonter les conflits auxquels je dois faire face ; si je ne suis pas capable de la transformer d'une manière qui rende possible le développement du moi, je finis par être avalé par elle.

Comme je le disais au début, l'identité se forge, se définit, se construit en fonction de l'existence et de l'être dans son contexte. Avec la thèse d'Ortega, nous

devons comprendre ce que cela veut dire : l'identité se construit et se déconstruit, se définit et se redéfinit, selon les circonstances, selon les facteurs qui l'environnent. L'identité d'autres époques n'est plus utile. Aujourd'hui, il n'est plus question de vivre de manière résignée tourné vers l'intérieur. Nous devons 'prendre note', 'faire le procès-verbal' de la situation qui est la nôtre maintenant et de la manière selon laquelle nous sommes appelés à définir notre identité en elle.

Voici maintenant l'enjeu. Comprendre que notre situation et ce qui la caractérise nous conduit beaucoup plus loin que l'Eglise 'qui prêche derrière des portes fermées'. Nous nous trouvons dans un moment où nous devons forger de nouveau notre identité et nous devons le faire en partant des circonstances du présent. L'exercice peut sembler simple, mais il ne l'est pas. Car, sans nous en rendre compte, nous pouvons continuer à projeter dans notre présent l'identité qui s'est façonnée alors, dans une autre situation. Et au moment de penser à notre futur, nous le faisons peut-être en partant de l'identité d'alors, l'identité d'un « peuple petit et heureux ».

Il y avait beaucoup de résignation dans le cantique, malgré la deuxième partie qui disait : « mais Christ veut que nous soyons encore plus nombreux... »⁽²⁾ cantique traditionnel de la IEE...

Résignation ou renoncement, car avec le temps nous avons passé de « être plus » à « être moins ».

Quelle est aujourd'hui notre identité ? Comment la définissons-nous ?

En confessant notre foi, en parole et action, en donnant le témoignage de qui nous sommes, où nous nous situons et en accomplissant un service à la société. En d'autres temps, notre principale raison d'être fut le culte, selon les circonstances, certaines communautés ne pouvaient pas faire plus. Aujourd'hui, Dieu merci, elles ont changé, et avec elles, nous avons de nouvelles opportunités et de nouveaux défis. Aujourd'hui, nous définissons notre identité en partant de notre foi protestante : sauvés par la grâce de Dieu, justifiés par la foi en Christ, libres et responsables pour être croyants, hommes et femmes, appartenant à une Eglise Evangélique Espagnole, qui avance dans la Mission.

1. Notre identité : sauvés par la Grâce. Libres et responsables

Etre protestant c'est vivre la foi fondée en la Grâce. Et cela détermine une attitude devant la vie. Une attitude dans laquelle se retrouvent en même temps : liberté et responsabilité. C'est le « tout m'est permis, mais tout ne convient pas »

que saint Paul dit en I Cor. 6,12, et « mais tout n'édifie pas » comme il le répète en I Cor. 10,23. C'est seulement depuis la Grâce qu'il est possible d'envisager la vie de cette manière. D'un côté, liberté absolue pour considérer tout, comme le dit I Thes. 5,21 « examinez tout avec discernement : retenez ce qui est bon ». D'un autre côté, liberté absolue pour penser, agir, décider et aussi pour dire non, car dans cet exercice de liberté se trouve aussi évidemment le « que rien ne vous domine » . Et c'est là que se construit notre identité dans ce double exercice de liberté et de responsabilité.

Etre protestant c'est comprendre que la foi est avant tout une adhésion de toute la personne à l'événement de la grâce manifestée en Christ. Une grâce qui, comme le dit bien Dietrich Bonhoeffer dans son livre toujours actuel, « Le prix de la grâce », implique un être à la suite sans conditions. Dans cette grâce, il y a le pardon, il y a la réhabilitation. Dans cette grâce-être à la suite, il y a l'imagination, envie de faire passer l'Évangile des paroles à l'action ; de l'idée/sermon au geste, à l'action transformatrice. Dans ce sens la Grâce fait place à la responsabilité, pas seulement dans le sens individuel, pas seulement dans le sens de l'homme riche (Lc. 18, 18 – 31).

2. Responsabilité individuelle et collective

Dans cette parabole se trouve la responsabilité individuelle : « Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » ... « Tu connais les commandements, lui dit Jésus » (18,20). Et l'homme riche répond : « tout cela je l'ai observé depuis ma jeunesse. » Il y a une responsabilité individuelle, qui inclut celle du croyant qui accomplit fidèlement ses obligations religieuses, légales, qui fait tout ce que l'on attend de lui selon la norme, selon les conventions sociales : bon travailleur, fidèle à sa famille, suivant strictement le précepte religieux. Mais la Grâce va au-delà : « Une seule chose te manque encore : tout ce que tu as, vends-le, distribue-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux ; puis viens, suis-moi. » (v.22). « Vends tout ce que tu as » c'est-à-dire prends une nouvelle attitude envers la richesse, envers les biens. Le croyant responsable ne doit pas se laisser dominer par l'argent et les biens. De là le « donne-le aux pauvres ». Ici apparaît la responsabilité solidaire. Celle qui nous fait nous sentir responsables du malheur des autres. Se sentir responsable du conflit social, des attentes des personnes défavorisées, des marginalisés, de ceux qui sont réduits au silence, de ceux qui souffrent. Cette responsabilité, nous l'assumons collectivement à partir du moment où elle devient le style de vie des communautés avec lesquelles nous partageons la Grâce de Dieu.

Contrairement au titre de la traduction espagnole de Reina-Valera qui parle d'un jeune homme riche, la parabole concerne un notable qui depuis sa jeunesse avait observé tous les commandements.

3. Uniquement en Christ

Notre identité se fonde «uniquement en Christ». Non seulement en référence au salut qui se trouve uniquement en Lui, mais aussi dans l'exemple et les enseignements de Jésus de Nazareth, avec tous les motifs d'amour, de pardon, de compassion et d'attention envers le malchanceux, le marginalisé qui découlent de Lui. Nous disons « uniquement en Christ » dans le sens que notre balance se trouvera plus du côté de l'Evangile du Règne qui se montre avec Lui, que du côté de la Loi. Car ce débat apparaît souvent en ce qui concerne les deux aspects du message biblique. Quand il s'agit de discuter de certains sujets, en particulier d'ordre moral, nous nous inclinons vers la Loi, en oubliant l'Evangile que nous invoquons si souvent.

Ce débat entre Loi et Evangile nous le retrouvons en Jésus lui-même lorsque tout en affirmant la permanence de la Loi ; «je ne suis pas venu abroger ...mais l'accomplir...pas un i, pas un point sur l'i ne passera...que tout soit arrivé» (Mat. 5, 17 -18), il se montre franchement libre envers elle. Ce qui surprend de Jésus c'est la réinterprétation qu'il fait d'elle. Chaque fois que Jésus réinterprète la Loi, il le fait pour la tourner en faveur de l'être humain. Il le fait chaque fois qu'il dit : 'vous avez entendu qu'il a été dit par les anciens...mais moi, je vous dis.'

Au départ, il semblerait que Jésus n'est pas honnête avec la loi, et qu'au fond il nous conduit dans un jeu bizarre, un jeu dans lequel nous entrons nous-mêmes comme croyants, lorsque face à des questions éthiques et morales, nous sommes mêmes capables d'invoquer de nouveau la Loi pour justifier nos peurs, nos rejets, pour exclure ceux qui – différents de nous – nous questionnent avec leur foi fondée sur l'amour sans condition de Dieu, et qui attendent de nous une pleine reconnaissance.

Au fond, Jésus avec ses antithèses, n'est pas malhonnête avec la Loi. Il en parle, comme il le fait lorsqu'il mentionne la loi du divorce (Mat. 19,7). Dans l'ordre de la création, « ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas », et si la lettre de divorce existe, c'est à cause de « la dureté du cœur », au niveau humain. Devant la difficulté de vivre pleinement la volonté de Dieu, apparaît la nécessaire réinterprétation de la Loi afin de lui donner son véritable sens qui s'accomplit dans l'amour, pour la libération de l'être humain.

Ce qui est curieux très souvent, en ayant recours à une certaine malhonnêteté devant ce qui ne correspond pas à notre façon de voir ou à notre morale, nous reprenons la Loi dans son sens le plus strict, en oubliant Jésus, en laissant de côté la Grâce reçue en Christ, laquelle nous conduit toujours de nouveau vers la nécessaire miséricorde que nous devons avoir, même envers celui qui est différent. Nous sommes malhonnêtes avec le commandement d'amour.

Notre identité comme croyants, fidèles à Jésus-Christ ; notre identité comme Eglise Evangélique Espagnole, doit être d'assumer notre malhonnêteté envers la loi d'amour et nous centrer inconditionnellement sur Jésus, qui aime, qui pardonne, accepte et reçoit. Notre identité nous conduit à courir le risque de nous tromper en partant de l'amour et de la Grâce sans conditions.

4. Envisager le futur avec le meilleur de notre histoire

Aujourd'hui, en définissant à nouveau nos identités, non seulement depuis la foi, mais aussi depuis le moment historique qui colle à nous et ne nous lâche pas, nous cherchons une nouvelle manière d'exister et d'être dans le monde, comme croyants, en abandonnant ce qui est vieux, car inutile. Le titre, donné à l'ensemble des textes de Mario Benedetti, « L'Avenir de mon Passé », peut nous aider à réfléchir sur l'empreinte que le passé a laissé en nous, la trace que nous suivons à présent et que consciemment ou inconsciemment parfois, nous persistons à projeter vers l'avenir.

De notre passé, quelle est la part qui survit, quelle est la part qui nous pousse en avant ?

Dans le passé, se forgea une identité de survivance. Dans le passé, se forgea l'identité de communautés qui se formèrent avec beaucoup de ferveur dans des époques où les facteurs politico- sociaux ont pesé et ont aidé. Je me réfère aux meilleures époques. Tout n'a pas été négatif dans notre histoire. Ceux qui parcoururent à pied le territoire espagnol en fondant des églises, le firent portés par la Constitution de 1869. Il est vrai qu'ils durent affronter les éléments les plus conservateurs et étrangers, mais il est non moins certain que les périodes de régime républicain, et les courants anticléricaux existants alors, ont favorisé l'implantation et la croissance de communautés. Tout cela, bien sûr, avec la prédication de l'Evangile de Jésus-Christ. Les meilleurs motifs pour projeter vers l'avenir notre passé, nous les trouvons dans ces hommes et ces femmes qui luttèrent pour un Evangile en liberté, qui ont assumé leur responsabilité solidaire pour l'amélioration de la société, en créant des écoles, des centres d'accueil pour les enfants, des

dispensaires pour la santé, en luttant pour améliorer les conditions de vie des prisonniers. C'étaient des hommes et des femmes qui vivaient un Evangile enraciné. A la parole, ils ont ajouté l'action. C'était leur force. C'est notre meilleure histoire, là se trouve « l'avenir de notre passé ». (cf. Les mémoires de la Famille Fliedner. Gayata Ediciones)

Cependant, après, avec les reculs, les dictatures, arrivèrent d'autres objectifs : il était question de survie. Notre unique option au sein d'une société qui ne nous reconnaissait pas à cause du poids du national-socialisme, notre unique option était le prosélytisme. Certaines dénominations l'ont pratiqué de manière résolue. La IEE est entrée dans le dialogue œcuménique. Ce qu'il fallait faire. Et peu à peu, vinrent les meilleurs jours de notre protestantisme, ces temps de fondation de communautés, avec une œuvre sociale qui donnait le sens de l'incarnation dans la vie de chaque jour.

Et les ghettos sont arrivés, lorsque nous sommes restés sous la protection de nos temples, cachés, invisibles. Alors, sous la dictature, menacés par un environnement qui ne nous reconnaissait pas, notre identité a été « demeurer pour ne pas mourir », notre militantisme celui du banc dominical. Et unis face à cette situation, conscients de l'environnement hostile, avec un vernis de perfection supposée, puisque nous « n'étions pas du monde » et que nous ne nous mêlions pas, nous avons appris à 'être fidèles malgré tout'. Avec le danger, qu'avec le temps et sans projection vers l'extérieur, notre Evangile perde toute sa force de responsabilité collective.

Nous devons nous demander si ces situations, ces traces de notre passé, ne contiennent pas de vivre dans nos communautés. Nous devons chercher ce qui définit aujourd'hui notre identité. Quelles sont nos motivations, les meilleures et les pires ? Sommes-nous des communautés peut-être installées commodément dans le refuge, ou avons-nous pu retrouver les meilleures pages de notre histoire ?

Il est certain que l'identité qui s'est forgée pendant les pires temps, ceux de la dictature, a été sans doute celle de nos grands-parents et de nos parents, en partie la nôtre, mais qu'elle n'est plus celle de nos enfants, et évidemment elle n'est plus celle de ceux qui, dans la société qui nous entoure, s'approchent de nous avec le désir de mieux connaître notre foi, parce qu'ils se sentent proches du protestantisme, parce qu'ils ont lu, qu'ils se sont renseignés ; ils savent plus ou moins comment se présente la foi protestante et ils cherchent une Eglise sans dogmatisme, sans structures rigides, sans conservatismes. Une Eglise dans laquelle on peut vivre sa foi de manière libre et responsable, au niveau individuel et collectif.

Les communautés de la IEE doivent développer leur nouvelle identité, avec des

nouvelles formes d'engagement. L'engagement du banc dominical n'est pas suffisant. Aujourd'hui, dans une situation de pluralisme et de liberté, et avec la crise économique dans laquelle la société est plongée, avec les mauvais augures qui se profilent à l'avenir, il faut développer des nouveaux engagements, dans le développement de projets de volontariat, de projets de coopération avec le monde associatif, dans des ONG's, des Fondations, soit en s'intégrant dans des organismes existants, soit en les créant.

Dans cette tâche, qui est celle de la mission, nous devons pouvoir compter sur tous les fidèles qui font partie de notre Eglise. Et lorsque nous disons tous, cela veut dire tous. Depuis ceux qui participent avec la plus grande assiduité à la vie de l'Eglise, jusqu'à ceux qui le font avec une plus faible régularité. Notre identité et notre futur se trouvent aussi dans le développement d'une pastorale qui inclut le protestantisme sociologique. C'est une réalité dans beaucoup de nos communautés. En d'autres temps, on n'a pas travaillé dans ce sens. C'était évident. Pendant qu'il s'agissait seulement de survivre, l'important était l'assistance au culte du dimanche. Il est possible que dans quelques communautés, l'option d'exclure les membres, qui avaient cessé d'assister au culte pendant un certain temps, ait été prise. C'était l'option la plus sûre, la plus commode, mais aussi la moins appropriée pour la mission. Avec elle, ces communautés perdaient la base sociale.

Jean Calvin parlait de l'Eglise Visible et de l'Eglise Invisible. La première est celle que nous connaissons, dont nous établissons les limites avec une grande facilité en décidant qui en fait partie et qui n'en fait pas partie, en nous attribuant le droit d'administrer la Grâce selon des critères peu «gracieux». L'Eglise Invisible est celle que Dieu connaît, elle est formée de tous les hommes et les femmes qui dans leur cœur, dans leur vie, par leur exemple, ont Dieu comme Seigneur et cherchent à vivre l'éthique de Jésus de Nazareth, en ayant Jésus-Christ comme sauveur et le Royaume comme source d'espérance pour le monde. Les limites de cette Eglise échappent à notre pouvoir.

5. Dans une relation d'intégration pleine avec la société : Etre Eglise en Mission.

Aujourd'hui, avec les changements qui ont commencé à se produire avec l'avènement et le développement de l'Espagne démocratique et plurielle, est apparu un nouveau paysage dans lequel nous nous trouvons. Nous y participons, que nous le sachions ou non, que nous en soyons conscients ou non. Notre identité comme protestants doit se développer en tenant compte de cette réalité.

Dans la société laïque, démocratique et plurielle, il y a de nouvelles conditions qui produisent forcément de nouvelles identités pour notre être et notre faire dans le

monde. Avec les nouvelles circonstances apparaissent de nouveaux défis et de nouveaux besoins, pour ne pas dire des exigences inévitables, de nouvelles conditions dans lesquelles doit se développer notre identité. Ces conditions sont celles qui se retrouvent dans la mission, dans le sens large de ce mot.

Nous ne pouvons plus rester enfermés. Nous le savons. Dans nos communautés, d'une manière plus ou moins importante, grandit un sentiment d'intégration dans la société. Les communautés sont, chaque fois davantage, conscientes de l'importance de développer des projets diaconaux destinés à offrir de l'aide aux plus démunis. Le souci d'être présent dans des plateformes de coopération sociale augmente aussi.

Aujourd'hui, dans chaque ville, dans chaque quartier dans lesquels il y a une communauté de la IEE , il existe cinq milieux dans lesquels nous sommes appelés à être Eglise en mission.

a) Le milieu de la culture. Il ne s'agit plus d'ouvrir seulement les portes le dimanche matin pour célébrer le culte. Il s'agit aujourd'hui de parcourir à nouveau le territoire, d'habiter les quartiers, de porter l'Évangile dans le registre de la culture. Nous sommes conscients qu'aujourd'hui, toute réunion, toute expression de l'être Eglise en Mission, se situe dans un contexte, dans lequel il existe des critères de qualité qui ne peuvent pas être écartés, sans courir le risque que nous soyons ignorés. La médiocrité n'est pas utile lorsqu'il faut être présent et témoigner de notre foi. Toute action hors de nos communautés qui veut prendre en compte ces critères devra faire face à des exigences pas toujours faciles à satisfaire, et qui demandent des connaissances, du savoir faire et ont un prix.

Nous faire connaître avec notre meilleure identité protestante dans le cadre de la culture demande un travail en commun dans la préparation de projets qui puissent produire un bien pour tous, comme par exemple la création et l'édition de brochures imprimées qui offriraient aux communautés la possibilité de faire connaître dans leur contexte le fait protestant, ses caractéristiques, son identité, sa contribution à la société, sa spiritualité. Des documents comme des brochures, des publications, des panneaux thématiques pour réaliser des expositions sur le protestantisme ou sur notre histoire. A l'avenir, nous devons réfléchir sur le besoin de créer au niveau national un Département du Témoignage, comptant avec des moyens pour travailler à l'élaboration de documents pour l'usage des communautés. C'est une manière de faire ensemble ce qui revient cher en le faisant séparément.

b) Le milieu de la coopération sociale.

Les communautés face à la crise que nous vivons entendront l'appel à exercer leur responsabilité solidaire dans leur environnement. Le quart-monde augmente. Les communautés peuvent jouer un rôle important avec les autres acteurs sociaux, publics ou privés. Le travail de la bienfaisance demande aussi des niveaux d'organisation, de volontariat, auxquels il est difficile d'arriver sans un minimum de ressources humaines, d'infrastructures et de moyens économiques.

Dans ce secteur se développent aussi notre identité et notre être présent dans une relation d'intégration à la société, car nous sommes conduits à y être présents, à partager des projets, en collaborant avec des assistantes sociales, avec des associations proches. On doit aussi envisager dans un futur proche le renforcement de la Diaconie IEE, département qui existe déjà, comme instrument de coordination de la coopération, dans un partage des ressources, des idées, des projets pour en faire bénéficier la mission de la communauté locale.

c) Dans le milieu des moyens de communication.

Au départ, cela peut sembler difficile. Et c'est vrai si nous pensons seulement aux grands moyens de communication. Mais il y a d'autres moyens, qui sont à la portée des communautés de la IEE. Nous pensons aux moyens locaux, de la municipalité, du quartier, journaux et radios locales, etc. Et bien sûr, un moyen qui est à la portée de tous : internet. Cette fenêtre par laquelle les communautés peuvent s'ouvrir sur l'extérieur, se faire connaître, publier des articles, des prédications, des programmes d'activités. Etc. etc... Chaque communauté, quelles que soient ses ressources, sa taille, peut accéder avec facilité à ces moyens et les utiliser. C'est aussi une manière d'entrer dans l'espace culturel et en «allant dans la rue», en nous ouvrant sur l'extérieur, nous élargissons le territoire. Cela peut être un objectif pour un Département du Témoignage, auquel nous avons fait allusion avant : offrir des outils et conseils pour entrer dans cet espace. L'espace de l'Etat sera aussi important pour que l'Eglise Evangélique Espagnole puisse créer un Département de Communication, à partir duquel on puisse développer un travail de présence dirigé vers les moyens de communication, travail qui puisse se faire dans la stabilité et la continuité.

d) Dans le cadre des relations de voisinage et avec l'administration.

Au niveau local, chaque communauté vit plongée dans la réalité du quartier où elle se trouve. On y vit une réalité dans laquelle elle est partie prenante. Les problèmes de la société civile, ceux qui se posent au niveau des Associations de Voisins ne peuvent rester en marge de ses préoccupations. Sa présence au sein du monde associatif qui se trouve autour d'elle est un objectif incontournable. Il fait aussi partie de la mission de l'Eglise.

e) Le milieu communautaire.

L'Eglise de Jésus-Christ a comme mission principale la prédication de l'Évangile, en paroles et en actes. L'Eglise est un lieu de référence dans la société. Un lieu où les fidèles sont à la recherche d'une parole donnant sens à leur vie, à la recherche d'accompagnement, d'aide, peut-être d'orientation ; ou aussi à la recherche d'un lieu dans lequel il est possible de participer à des projets de vie en solidarité. Selon la définition de Jean Calvin, l'Eglise est présente là où la Parole de Dieu est proclamée et où les sacrements sont administrés correctement.

Avec ces fondements l'Eglise, par les ministères qui agissent en son sein, se met au service des fidèles, des personnes, pour répondre à leurs besoins, en toutes circonstances. Face au futur, la IEE doit comprendre qu'étant Eglise en mission, sa raison d'être n'est plus vers l'intérieur, en veillant pour la survivance de la communauté, mais que sa raison d'être c'est se faire connaître comme un lieu au service des familles, des enfants, des jeunes, des personnes âgées, en leur offrant un lieu pour la spiritualité, pour la catéchèse d'enfants et d'adultes et pour l'exercice de l'engagement chrétien, selon l'identité protestante qui est la sienne.

Que l'IEE puisse s'équiper de Départements pouvant développer des ministères spécialisés dans les différents secteurs de la pastorale : enfance, jeunesse, 3ème âge, famille, conseils divers, est un besoin inévitable pour pouvoir offrir aux communautés des outils pour la mission. Comme le décrit le processus appelé Nouvelle Stratégie du Futur pour une Eglise en Mission, la mission de l'Eglise se développe en 4 secteurs principaux : Témoignage, Communauté, Diaconie et Célébration. Ces 4 secteurs ne sont pas compris comme des départements étanches. Il y a une constante interrelation entre eux, de telle manière que les activités qui constituent la mission de l'Eglise puissent se trouver simultanément dans un ou plusieurs secteurs.

La NEPIM (nouvelle stratégie pour une Eglise en mission), comme un processus, a voulu promouvoir l'engagement des communautés dans la mission de l'Eglise. Essentiellement, comme résultat de ce processus, on a construit un outil pour la définition des objectifs de la mission, le développement des projets et aussi leur évaluation. La NEPIM offre des règles pour que les communautés puissent entrer de manière efficace dans le développement des projets de mission, en constituant des départements ou des groupes de travail pour lesquels les brochures publiées peuvent être de grande utilité au moment de mettre en marche le projet.

Dans ce domaine le volontariat devient un secteur à développer en tenant compte les critères d'organisation et d'efficacité qui le caractérisent aujourd'hui. La richesse d'une société se mesure non seulement avec des paramètres écono-

miques mais aussi avec le niveau d'engagement volontaire qui existe entre les citoyens. Aujourd'hui, nombreuses sont les personnes qui s'engagent dans des projets, au sein d'associations, d'institutions pour offrir leur temps et leurs capacités au service de leurs objectifs. Le volontariat tend aussi à faire partie de notre identité, selon les nouvelles formes d'engagement qui peuvent se développer avec des projets de diaconie au sein des communautés, et cela en récupérant une base sociale.

Le thème de notre Synode, « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Un style de vie, un style d'Eglise » , nous place devant une réalité urgente : ce qui est basique, qui est essentiel, le pain de chaque jour. Cela signifie que la vie du croyant, et la mission des communautés, doit être stimulée pour que les besoins de base des personnes puissent être couverts. Cela implique une nouvelle manière d'être croyant avec un nouveau style d'Eglise, attentive aux besoins des autres, en plaçant en premier lieu les besoins des plus défavorisés.

Nous sommes appelés à prendre des décisions courageuses face aux nouveaux défis qui se présentent. Ces décisions doivent être prises à tous les niveaux : celui des structures à partir desquelles nous travaillons en communauté, celui de l'économie, avec de nouvelles façons de partager les ressources, dans le contexte presbytéral et dans le contexte national. La mission de l'Eglise aujourd'hui nous appelle à des niveaux d'organisation, d'efficacité, de projection sociale, de financement, que nous atteindrons mieux en le faisons ensemble.

Prenons de nouveau Mario Benedetti : « L'avenir de mon passé a beaucoup à jouer, souffrir, corriger, améliorer, oublier, déchiffrer et surtout tout à garder dans l'âme, comme le réduit de l'ultime confiance ».

La IEE, avec ses meilleures caractéristiques d'identité, récupérées dans son passé et celles qu'elle doit développer dans le présent, dans la foi, a beaucoup d'avenir. Dans leur croissance comme Eglise en Mission, les communautés ont beaucoup d'occasions pour se réjouir, aussi pour souffrir, pour corriger et améliorer, pour oublier aussi et pour déchiffrer, en maintenant leur identité en Christ, libres et responsables, dans leur agir quotidien , dans leur témoignage, dans leur réduit d'ultime confiance.

CARLOS CAPO. PASTEUR DE LA IEE

POUR LE SYNODE GÉNÉRAL DE LA IEE DE BARCELONE – OCTOBRE 2009.

Résumé du document du Prof. Jaume Botey

Ce document de plus de 30 pages reprend le thème général du Synode

« Donne-nous aujourd’hui notre pain quotidien » et a comme sous-titre « Un style de vie, un style d’Eglise »

Il commence par une brève considération sur le commentaire de Luther au Notre Père (2 pages).

Au chapitre 2, il pose la question : « de quel Dieu parlons-nous ? et fait un historique de la foi, en donnant une place importante AU PAUVRE, comme lieu théologique. (2 pages).

Au chapitre 3, il se demande « Dans quel monde vivons-nous ? Le XXème siècle et les espérances frustrées. (3 pages).

« Le silence de Dieu face à la souffrance du monde » (2 pages).

« Jésus, frère pauvre...se situe face au système » (3 pages)

« La Justice et la Paix dans la perspective du Royaume » (2 pages)

« Les Eglises et le pouvoir. Processus historique » (2 pages)

« Subversion et hérésie. Fidélité et sentiment d’appartenance » (7 pages)

« Quelques aspects du néoconservatisme religieux (2 pages).

« Que ton Règne vienne » (5 pages) .

Voici quelques phrases prises au fil des chapitres :

« L’immense masse de douleur existant dans le monde n’est plus seulement objet de compassion ou de justice. C’est le lieu de la connaissance de Dieu, c’est un lieu théologique. Le pauvre est sacrement -’Signe’- de Dieu. « Ce que vous avez fait à l’un de ces petits, c’est à moi que vous l’avez fait... »

. « Le retour du religieux suppose souvent le retour de l’intolérance, du dogmatisme, de l’intégrisme et du fanatisme, le retour au rigorisme moral et disciplinaire, à la discrimination des sexes, à la pratique du terrorisme au nom de Dieu. »

« Pourquoi est-ce ainsi ? Pourquoi les pauvres, les pacifiques, ceux qui ont faim, les persécutés sont-ils les préférés du Père ? Nous ne le savons pas, il n’y a aucune raison rationnelle. Le Dieu de Jésus aime les derniers, il n’est pas monarque ou sagesse et pouvoir absolu, mais un Dieu-père-mère, fidèle et tendre qui comme tout père/mère aime naturellement les moins protégés. C’est ce Dieu que les pauvres comprennent comme étant le leur.

Et voici la fin de ce document...« Dans son autobiographie, Darwin,- nous

sommes dans l'année Darwin-, réfléchit sur la fonction de la souffrance dans le monde, étant donné que tous les êtres se sont développés par la sélection et que la sélection suppose la souffrance. Il se demande si dans le monde prévalent la souffrance, la douleur, la mort, la faim, ou le bonheur, l'amitié, le plaisir esthétique, la propagation de l'espèce... » Il me semble, dit-il, qu'en général, dans le monde, prévaut la félicité. ». « Cela ne nous suffit pas. Nous les croyants nous faisons appel à l'espérance théologique. Nous savons que nous sommes en de bonnes mains, que Dieu est au centre et qu'il coagit, et nous savons qu'à la fin de l'histoire, il y a le Royaume de Dieu. Le langage du pessimisme et du désespoir ne conduit pas à l'action transformatrice.

Nous devons garder bien présentes les grandes expressions de l'espérance biblique, en commençant avec l'Ancien Testament et jusqu'à l'Apocalypse, ou encore ce passage tellement connu de Romains 8, 18-19: «J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous. Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu».

Attention avec les religions

La nouvelle a fait, il y a quelques jours, la une des journaux.

Une femme à Madrid a eu un accident de circulation et elle a été gravement blessée. Transportée à l'hôpital, elle a été opérée et bien qu'il semblait qu'il n'y aurait pas de problèmes majeurs pour sauver sa vie, elle est décédée. La raison, selon les médecins qui l'ont soignée, a été qu'ils avaient des ordres d'elle pour qu'en aucun cas, une transfusion de sang ne lui soit faite, ce qui dans la situation critique où elle se trouvait, était indispensable pour la sauver. Cette dame appartenait aux Témoins de Jéhovah et la doctrine de ce groupe religieux s'oppose aux transfusions.

Le cas n'est pas anecdotique. Il se reproduit de temps en temps dans l'histoire des Témoins de Jéhovah, qui, fondés sur une interprétation très particulière des Ecritures, se refusent à donner du sang ou à recevoir des transfusions. Cela est particulièrement grave quand il s'agit d'enfants ou de personnes qui ne peuvent décider par elles-mêmes. Le dogme religieux passe avant les personnes et leurs droits. Il est plus important de sauver la doctrine que de sauver une vie.

Lorsque cela arrive, nous nous trouvons face à la pire religion possible : celle qui se situe au-dessus du bien et du mal et dont l'objectif principal n'est pas d'essayer de sauver l'homme dans son intégrité et de le protéger de toute intention de déshumanisation, mais de mettre les préceptes religieux plus haut que les droits humains. Donner la priorité à la religion avant la vie, cela est totalement inacceptable. Ce n'est pas que la vie soit un bien absolu et que sa protection passe avant tout. Jésus nous a enseigné que la vie peut être donnée, comme la sienne, pour les autres. Mais dans aucun cas, des normes religieuses rituelles, comme celle de ne pas manger de sang, ne peuvent avoir la priorité devant l'urgence de sauver une vie.

Je ne m'explique pas pourquoi la Bible défend de manger du sang. Il semble que cela vienne de la croyance ancestrale qui affirmait que la vie, chez les hommes comme chez les animaux, se trouvait dans le sang. Je ne prétends pas nier ou affirmer cette idée, mais la Bible elle-même me conduit à lui donner une importance secondaire, tellement secondaire que je me permets de faire abstraction totale de cette interdiction. Avec quelle autorité ? Celle de Jésus. En plus d'une occasion, pendant sa vie sur la terre, il dû faire face aux traditions, qui avec la prétention d'être fidèles littéralement aux Ecritures, les dénaturaient.

Cela arrivait avec l'institution du corban, c'est-à-dire la coutume juive de consacrer à Dieu toutes les obligations qu'une personne avait envers ses parents. « Mais vous, vous dites : « Si quelqu'un dit à son père ou à sa mère : le secours que tu devais recevoir de moi est corban , c'est-à-dire offrande sacrée,...vous lui permettez de ne plus rien faire pour son père ou pour sa mère : vous annulez ainsi la parole de Dieu par la tradition que vous avez établie. Et vous faites beaucoup de choses du même genre ». (Marc 7, 10 -13). Parmi elles, celle qui avait trait à l'obligation de respecter le sabbat ou celle à propos des questions de nourriture.

En ce qui concerne l'obligation de respecter le samedi, Jésus a voulu qu'une norme comme celle-là, inscrite même dans l'un des 10 commandements (Exode 20), ne puisse jamais être une excuse pour ne pas faire le bien. L'Évangile dit que les scribes et les pharisiens le surveillaient (Luc 6,7) pour voir s'il guérirait quelqu'un le jour du sabbat. Jésus le fit, contre toutes les normes religieuses. Guérir et faire le bien était au-dessus des lois restrictives de la religion, au-dessus de l'observance du jour du repos. « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (Marc 2, 27).

Jésus a adopté la même attitude avec les questions de nourriture. Les normes juives étaient nombreuses en ce qui concerne ce que l'on pouvait ou ne pouvait pas manger. Jésus les a toutes abolies. L'Évangile dit : « Appelant la foule, il leur dit : Ecoutez et comprenez ! Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur » (Matthieu 15, 10). Et l'Évangile de Marc précise : « Il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui puisse le rendre impur en pénétrant en lui... » (Marc 7, 14). Il ne fait aucune exception, même pas pour le sang. Que les Témoins de Jéhovah en prennent note.

Je suis convaincu que dans les religions existantes il existe beaucoup de normes absurdes, contradictoires et inutiles, mais elles sont tolérables tant qu'elles ne portent pas atteinte aux droits fondamentaux de la personne humaine et qu'elles s'appliquent avec bon sens.

Parmi ces normes se trouvent celle de ne pas manger de sang, ou de s'abstenir de manger des écrevisses, ou de jeûner les jours indiqués, ou d'interdire le mariage des prêtres, ou l'intolérable et perverse norme de l'excision parmi quelques peuples de religion musulmane, etc. Nous pourrions faire une liste interminable (Marc 7,13). Mais, à ceux qui observent de telles normes, je leur demanderais : « pourquoi vous plier à des règles comme si votre vie dépendait encore du monde : ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas, tout cela pour des choses

qui se décomposent à l'usage : voilà bien les commandements et les doctrines des hommes » (Colossiens 2, 20-21).

Pour cette raison, toute norme religieuse qui invalide les droits d'une vie humaine doit être rejetée et combattue. Jésus a cassé les tabous et il a désacralisé toutes les choses : le temple, la religion, les commandements, les doctrines etc... La seule chose sacrée pour Jésus était la personne humaine. C'était l'objectif premier de son amour. « Le Fils de l'Homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc 19,10) et cela concerne l'homme dans toute son intégrité. Il n'est pas venu sauver des 'âmes', dans le sens désincarné avec lequel nous utilisons cette parole.

Il s'est intéressé à l'homme dans sa situation concrète, même au seuil de la mort. Il s'est engagé pour le guérir, même contre toutes les normes religieuses de son temps. Il n'a jamais arrêté de faire le bien, parce que des normes religieuses s'y opposaient. Ses disciples ne l'ont pas toujours fait et de là viennent les maux nombreux dont nous souffrons, et qui, souvent, ont porté le discrédit sur les religions.

Les athées ont raison lorsqu'ils affirment que les religions, au lieu d'être chemin de vie, de joie et d'espérance, se sont souvent converties en instruments d'oppression des consciences, en source de discordes et de luttes internes. Au lieu de libérer l'homme de la sujétion aux forces désordonnées du mal, elles l'ont plongé dans un monde de normes et de commandements plus ou moins insupportables.

Et en cela les athées rejoignent le Christ qui a durement critiqué les pharisiens et les scribes « vous chargez les hommes de fardeaux accablants, que vous ne touchez pas vous-mêmes d'un seul de vos doigts » (Luc 11,46). Il n'y a rien d'intrinsèquement mauvais dans les religions – tout au contraire –, tant qu'elles reconnaissent leurs limites, mais il y a en elles une dangereuse tendance à s'interposer entre l'homme et Dieu et à prétendre qu'elles sont les seules interprètes autorisées de la volonté de Dieu. Cela a atteint son expression maximale avec l'institution de la papauté, dans laquelle le Pape est appelé 'vicaire' du Christ sur la Terre et dont la parole peut être tenue pour infaillible.

La liberté, par laquelle le Christ nous a rendus libres, nous libère du joug religieux, nous ouvre de nouvelles perspectives afin de ne pas nous soumettre aveuglément aux normes religieuses que l'on veut nous imposer et vivre avec joie notre communion avec Dieu. Il est bon et il convient de vivre la foi au sein d'une religion ou d'une dénomination chrétienne, puisque nous avons besoin d'une communauté

dans laquelle notre foi puisse s'exprimer et trouver un bon chemin pour se développer et se convertir en action. Mais, attention avec les normes et les commandements humains qui prétendent nous subjuguier, même s'ils viennent enveloppés de versets bibliques et d'une érudition scientifique.

Dans notre perspective chrétienne, comme disciples de Jésus, pour nous tout est résumé dans les deux seuls commandements qu'Il nous a donnés : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur , de toute ton âme et de toute ta pensée...tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Matthieu 22- 37-39).

ENRIC CAPO, PASTEUR RETRAITÉ DE LA IEE.

RÉDACTEUR DE LA REVUE DE LA IEE, CRISTIANISMO PROTESTANTE.

DANS LUPA PROTESTANTE.

L'Etoile du Matin

Ce bulletin trimestriel a été créé en 1909, pour informer les membres sympathisants et participants de la *Mission Française du Haut Aragon* (fondée en 1905 par Albert Cadier), et du *Comité Suisse pour l'Espagne*. Ces deux organisations ont fusionné en 1945 sous le nom de « PRO HISPANIA » avec deux sections :

PRO HISPANIA - France

et

PRO HISPANIA - SUISSE

Président :

André KLINGEBIEL

60, avenue Léon Blum

F-33110 LE BOUSCAT

andre.klingebiel@wanadoo.fr

Président :

Fausto BERTO

Route du Grenet 16

CH-1074 MOLLIE-MARGOT

fausto.berito@citycable.ch

Les abonnements et les dons pour l'œuvre sont reçus avec reconnaissance.

*Ils nous permettent de publier L'Etoile du Matin et
de soutenir l'Eglise Evangélique Espagnole.*

Pour la Trésorerie s'adresser à :

FRANCE

André KLINGEBIEL

60, avenue Léon Blum

F-33110 LE BOUSCAT

Chèques

Au nom de Pro Hispania

CCP BORDEAUX 567 69 Z

Prix d'abonnement : 15 euros

SUISSE

Sylvette DELESSERT

Rte de la Gare 11

CH-1169 YENS

Tél. 021 800 09 68

Au compte «PRO HISPANIA »

Lausanne 12-1906-0

Prix d'abonnement : Frs. 20.–

ESPAGNE

IGLESIA EVANGELICA ESPAÑOLA «LA CAIXA »

cuenta 2100-1651-03-0200027385

Prix d'abonnement : 15 euros



Pro Hispania



ProHispania est le résultat d'une belle histoire plus que centenaire. Cette association est constituée depuis 1945 de deux branches: ProHispania France et ProHispania Suisse.

Ses origines remontent cependant jusqu'au milieu du 19^e siècle.

C'est alors que furent créés en Suisse différents comités de soutien aux protestants espagnols, en particulier le Comité de Lausanne (1866), le Comité Espagnol de Genève (1869),

qui apportèrent leur soutien à l'église de Catalogne et qui permirent la formation de nombreux jeunes espagnols dans le cadre de la Faculté de Théologie de l'Eglise Libre.

C'est à Lausanne aussi que devait mourir Manuel Matamoros, qui fut le premier pasteur de Grenade, en juillet 1866.

A l'époque, de nombreuses associations virent aussi le jour à Londres, à Edimbourg, à Paris, en Hollande, en Irlande, en Allemagne, en Amérique. Elles firent front à l'intolérance et aux vexations auxquelles étaient soumis les protestants espagnols «Non à cause du mal qu'ils auraient fait, mais du bien qu'ils avaient voulu faire à leur pays».

Même si les protestants espagnols ne sont plus persécutés, leurs communautés sont encore fragiles; notre partenariat avec l'Eglise Evangélique Espagnole continue afin de surmonter les séquelles des années d'intolérance où les pasteurs n'avaient droit ni aux prestations sociales, ni à la retraite.

En ce début du 3^e millénaire et l'installation d'une Europe unie, nous nous devons de maintenir des liens matériels et spirituels forts entre protestants de Suisse, de France et de la Péninsule ibérique, d'assurer des échanges, de tenter de modeler modestement mais avec persévérance un des visages les plus attachants de notre continent.

Votre soutien, vos prières et vos dons nous aident dans ce magnifique projet.

ProHispania France et Suisse vous remercient d'avance.